Souvenir de la Convention

(Suite des "Prisons de Paris sous la Commune.")

Après les orgies parlementaires auxquelles les Français ont assisté dernièrement à Versailles, nous croyons intéressant d'offrir à nos lecteurs un récit d'une des saturnales de la Convention, où le grotesque se mêle au tragique.

En ce temps de guillotine et de désœuvrement, le meilleur moyen de cacher sa vie, c'était de se montrer hardiment partout ; ainsi faisais-je, et pour cela j'ai eu soin de me ménager des intelligences dans tous les camps. A la Société Mère, le président Dufourny m'honorait de sa protection. Je connaissais trois ou quatre membres de la Commune, parmi lesquels Coulombeau, secrétaire-greffier, qui avait, en cette qualité, accompagné Louis XVI à l'échafaud, signé le procès-verbal de l'exécution, et qui est mort officier de paix sous l'Empire. Grâce à Bonnesœur, député de mon département, j'entrais à peu près quand il me plaisait dans les tribunes réservées à la Convention. Avec ces facilités, quand l'un des trois théâtres donnait un spectacle intéressant, il m'arrivait rarement d'y manquer. Je savais, qu'avec le temps, tout cela deviendrait de l'histoire, et j'étais bien aise de la voir faire, ne fût-ce que pour avoir le droit de dire à ceux qui l'écriraient de confiance, que je ne m'y reconnaissais pas du tout.

Le 8 novembre 1793, Bonnesœur m'envoya un billet pour le lendemain, m'avertissant qu'il y avait ce jour-là représentation extraordinaire. J'arrivai des premiers, je n'ignorais pas que l'on jouerait d'abord pour les banquettes ; mais je voulais être bien placé, et puis, quand je vais au spectacle, j'aime à le voir tout entier.

Au lever du rideau, Sallendros, l'un des secrétaires, lut une lettre des députés Bo et Hentz, datée de Givet, où se trouvait ce passage : "Le peuple demande qu'on enlève à ses ennemis l'or et l'argent qu'ils emploient à égarer l'esprit public. Il faut absolument nationaliser ces superfluités liberticides. La richesse nuit à la santé et conduit rarement à la vertu." Les tribunes applaudissent.

Après la lecture de cette lettre, dont on ordonna l'impression et l'envoi aux départements, l'abbé Sieyès, en habit vert-pomme, se leva tout-à-coup, pour signifier à l'Assemblée que depuis longtemps il avait déposé tout costume ecclésiastique, ce qui se voyait du reste ; mais qu'il était enchanté de l'occasion pour déclarer qu'il ne connaissait plus d'autre culte que celui de la liberté et de l'égalité, d'autre religion que l'amour de l'humanité et de la patrie. Ceci était le prologue de la comédie qui allait se jouer et qui formait la partie véritablement importante du spectacle du jour.

Les acteurs ne se firent pas attendre. Sieyès avait à peine terminé sa phrase, que la barre s'ouvrit avec fracas, et donna issue à Chaumette, qui envahit la salle, suivi d'une tourbe impure de courtisanes déguenillées. Il tenait gravement par la main l'une d'elles, vêtue un peu plus décemment que les autres, et la figure couverte d'un long voile. Il y avait aussi des hommes dans le cortège ; mais quels hommes, bon Dieu ! Figurez-vous des bouchers de septembre au repos. Donc, cela se répandit de côté et d'autre, comme un flot débordé, et pénétra jusque dans les rangs des députés, distribuant à droite et à gauche des poignées de main et des sourires de protection. Mais, à un signe de Chaumette, la troupe entière vint se ranger en silence autour de son directeur, et la parade commença. Le procureur de la Commune se dirige alors, avec une lenteur pleine de dignité, vers le fauteuil du président Lequinie, qui se lève respectueusement à son approche, et, d'un ton d'inspiration, il s'écrie : "Mortels, ne reconnaissez plus d'autre divinité que la Raison." Je viens vous en offrir l'image la plus noble et la plus pure (vous savez qui c'était). "S'il vous faut des idoles, ne sacrifiez plus qu'à celle-ci." A ces mots, il écarte le voile de sa compagne, et la divinité nouvelle apparaît dans toute sa splendeur.

Il met aussitôt le genou à terre, et s'in-

cline ; le citoyen président s'incline à son tour ; une foule de membres s'inclinent, *regis ad exemplum* ; et l'on rend par acclamation un décret portant que la Convention assisterait à une fête en l'honneur de la Raison, et que cette fête serait célébrée dans l'église métropolitaine, qui, désormais, s'appellerait : Temple de la Raison. Le décret rendu, on entonna des chants patriotiques, et l'on se mit à danser. J'ai honte de dire que les députés s'en mêlèrent, qu'ils prirent la main de ces femmes, et dansèrent des rondes avec elles. Je remarquai parmi les danseurs Lecarpentier (de la Manche), Arnouville-Bonnet-Rouge et Drouet-la-Vérité !

Je vous le dis, la salle de la Convention nationale ressemblait en ce moment plutôt à un mardi-gras de la Courtille qu'à une assemblée de fabricants de lois. A ceux qui s'étonneraient que la Convention descendit à cet excès de bassesse, je veux apprendre qu'elle n'était alors qu'une machine à enregistrer les décrets que lui envoyait tout faits l'omnipotente Commune de Paris.

Parmi les députés qui, dédaignant de participer à la pieuse bacchanale, étaient restés sur leurs chaises curules, je citerai de préférence Maximilien Robespierre. Je ne l'avais pas perdu de vue depuis l'entrée de Chaumette, et j'examinais attentivement sa contenance. Il ôtait et remettait ses lunettes, en essayait les verres, battait la mesure avec ses jambes, haussait les épaules, bâillait, prenait des notes et parlait de temps en temps à l'oreille de Saint-Just, qui en prenait de son côté. Ces notes qu'ils se communiquaient mutuellement, je ne les ai pas vues ; mais je suis le maître de penser que ce pouvait bien être l'exorde du fameux rapport contre la faction des athées, que Saint-Just débita, quatre mois plus tard, à la tribune, et qui servit à Chaumette de marche-pied pour monter à l'échafaud.

Au moment où les danses étaient le plus animées, les deux amis se levèrent brusquement, s'amuserent à considérer quelques minutes la scène qui se passait sous leurs yeux, et sortirent, après avoir jeté sur les acteurs un regard de mépris qui me parut significatif.

Eux partis, les danses continuèrent, mais non pas avec la même ardeur, le même abandon. Les ordonnateurs de la fête, surtout Chaumette, étaient visiblement décontenancés. Le président, voyant qu'on n'y mettait plus que de la nonchalance, fit lever la séance, et la pièce finit. Pour moi, je me félicite encore tous les jours d'avoir assisté à cette première représentation.

La seconde eut lieu le surlendemain, 10 novembre, au décad 20 brumaire, à l'église métropolitaine, en vertu du décret de la Convention : j'y étais aussi, j'ai dit comment et pourquoi j'étais partout.

Chaumette voulut donner à celle-ci un éclat tel que s'en souviendraient les races futures, et que n'avait pu avoir la cérémonie impromptu de la Convention. Pressé par le temps, il s'était vu obligé de prendre pour celle-là ce qui lui était tombé sous la main ; mais, pour Notre-Dame, il voulut quelque chose de mieux ; et ce ne fut pas, cette fois, parmi les femmes que saint Louis obligeait à porter une ceinture dorée qu'il alla recruter sa déesse ; il s'adressa, du premier bond, à la reine-mère de l'Académie nationale de musique.

Mademoiselle Maillard, l'une des belles femmes de l'époque, avait été comblée des faveurs de la reine ; elle s'en souvenait, et son attachement à la république était chose au moins douteuse. Lais aussi avait reçu de la cour de nombreux bienfaits ; mais la mémoire lui manquait totalement.

Enfant perdu de la Révolution, il portait le bonnet rouge, était affilié aux jacobins, faisait le matin du salpêtre dans les caves, chantait le soir la *Marseillaise* à l'Opéra, et appelait Chaumette son ami.

Or, Lais trouva charmant de faire jouer à la protégée de Marie-Antoinette le rôle de la déesse de la Raison. Il en suggéra l'idée à Chaumette, qui l'adopta d'emblée.

Armide se montra peu flattée de la proposition, et déclina autant qu'elle put l'honneur qu'on voulait lui faire ; mais Chaumette, qui avait accoutumé à une

obéissance passive les marmots qu'il régénait à Nevers, était bien décidé à faire sentir sa férule à l'actrice récalcitrante. Voyant donc les cajoleries et les menaces inutiles, il lui dit assez crûment :

"Eh ! bien, citoyenne, si tu refuses d'être une divinité, tu ne trouveras pas mauvais qu'on te traite en simple mortelle."

Ces paroles, que je tiens de mademoiselle Maillard elle-même, décidèrent sa vocation.

C'était Chaumette qui, de concert avec Anacharsis Clootz, avait entraîné Gobel à l'apostasie, moyennant une somme de 100,000 écus, qu'il ne reçut jamais, et dont il fut obligé plus tard de donner quittance sur la place de la Roquette. Dans la soirée du 9, il fut mandé par le procureur de la Commune, qui lui proposa d'officialier à la cérémonie du lendemain. Gobel, songeant qu'il s'était assez avili déjà, ne voulut pas s'avilir davantage ; et, cependant, il consentit, par forme de transaction et sous la promesse réitérée des cent mille écus, à y aller comme spectateur. Il y alla, en effet, accompagné de l'abbé Duplessis, l'un de ses grands-vicaires. Tous deux étaient placés dans une galerie du chœur, sur le devant, presque en face de moi. En attendant l'arrivée de la déesse, il fut l'objet de l'attention générale, ce qui semblait ne le flatter que médiocrement. Comme Sieyès, il avait déposé le costume ecclésiastique, dont cependant son vêtement noir trahissait un reste de souvenir.

(La fin au prochain numéro)

FAITS DIVERS

—Un individu de Newbury, Massachusetts, est à engraisser 500 grenouilles dans un baril. Il leur donne du blé d'Inde pour nourriture.

—En creusant un puits, un individu de Léon, Kansas, a frappé un courant d'eau, à une profondeur de vingt pieds, dans lequel on a trouvé des poissons longs de six pouces.

—Lady Aberdeen, dont le mariage occupait tous les journaux anglais, il y a quelques semaines, a été volée, ces jours-ci, de la majeure partie de ses bijoux de noces. Les parures enlevées ont une valeur de plus de 250,000 francs.

—Le commerce de bois dans la vallée de l'Outaouais a de plus belles perspectives qu'il en avait l'année dernière à la même date. Les propriétaires de moulins et de chantiers paraissent s'entendre parfaitement pour diminuer leurs opérations, et prévenir un encombrement de bois de service sur le marché l'été prochain. La coupe de billots, et ce hiver, atteindra à peu près les trois-quarts ou les deux-tiers de celle de l'année dernière, et il se fait aussi beaucoup moins de bois carré.

—Les journaux catholiques et protestants du Far-West signalent les progrès récents de la religion catholique accomplis dans le vicariat de Nebraska, grâce au zèle du nouveau vicaire apostolique, Mgr. O'Connor.

Il y a maintenant à Omaha trois écoles catholiques, un pensionnat dirigé par les sœurs de la Merci, et quatre églises. On achève, à Creighton, la construction d'un collège-séminaire qui a été ouvert le 1er novembre. Dans la ville de Columbus, située à 92 milles à l'ouest d'Omaha, les PP. Franciscains élèvent un vaste monastère.

Prochainement, on bâtera une nouvelle église à Drabwood (Dakota). Le vicariat apostolique de Nebraska, qui comprend l'Etat de Nebraska, les territoires de Montana et de Wyoming, et fait partie du territoire de Dakota, compte aujourd'hui environ 14,000 catholiques.

UNE HÉROÏNE.—La France a eu une Jeanne d'Arc, la Turquie a voulu avoir la sienne. Une jeune fille, du nom de Fatma, et native de Brousse, a armé à ses frais 500 hommes, dont elle s'est instituée le chef. Elle a quitté le jupon pour le pantalon d'officier. Sa bravoure est, paraît-il, sans égale. C'est elle qui commandait les troupes qui prirent d'assaut Konzai-Tépé. Elle a déclaré qu'elle ne quitterait pas le camp de Moukhtar-Pacha, et combat toujours au premier rang.

"Je n'ai pas vue cette Jeanne d'Arc, dit le correspondant de la *Kerue Britannique*, à laquelle nous empruntons ce fait, mais, il y a une vingtaine d'années, on m'en montra aussi une autre qui s'appelait également "Fatma," et commandait un régiment de Lurdes. Là, du reste, s'arrête la ressemblance, car elle avait bien cinquante ans et buvait du raki comme un cavass. J'aurais plaint le blondin que la mauvaise fortune aurait fait tomber entre les mains très-mal lavées de cette héroïne."

UN SINGULIER MARIAGE.—Il vient de se célébrer à Varsovie, à ce qu'on écrit à la *Voie*, un mariage extraordinaire :

Le 23 septembre, vers sept du soir, une foule de mendiants étaient réunis devant une des églises catholiques de cette ville, et devaient avec animation, comme s'ils s'attendaient à quelque chose d'insolite.

Tout à coup, l'un d'eux s'écrie : "Les voilà !" et en effet ils arrivaient. Plusieurs équipage s'arrêtaient devant le porche. Six personnes en descendant et entrent dans l'église, suivies des mendiants et d'un assez grand nombre de curieux qui se trouvaient là par hasard.

En tête du cortège marchent les époux : une jolie brune de vingt-deux ans, et... un vieillard de quatre-vingt-six ans, chauve, chancelant, décrépit.

On entonne le *Veni Creator* et la fiancée pleure à chaudes larmes, tandis que le fiancé jette de tous côtés des regards désespérés comme s'il souhaitait être à mille lieues de là. Cependant, la cérémonie s'accomplit.

Les jeunes mariés sortent de l'église et partent dans des voitures séparées, elle à droite, lui à gauche !...

Quel était donc ce mystère ? Voici le mot de l'énigme :

La jolie brune de vingt-deux ans avait hérité d'un sien parent une fortune assez rondelette, qui devait lui revenir seulement si elle se mariait. Et les prétendants de foisonner ! Mais la jolie brune ne veut épouser que l'homme de son choix, et nul de ceux qui se présentent ne lui agré. Des semaines, des mois se passent ; elle a bien envie d'entrer en possession de la fortune qui lui est tombée du ciel, mais elle ne trouve toujours pas celui qu'elle rêve.

Ses parents la pressent ; ils ont, eux aussi, leur petit intérêt en jeu : mais la jolie brune reste inflexible.

Enfin, de guerre lasse, elle recourt à l'expédient du désespoir. Un matin, elle se rend à l'église, va droit au premier mendiant venu et lui demande à brûle-pourpoint s'il veut l'épouser. Il aura 300 roubles de gratification et... la toilette de noces de la mariée ; mais, naturellement, il s'éclipsera après la cérémonie nuptiale, et ne demandera jamais à revoir sa "femme."

Hésitation du bonhomme, ce qui trouvait être, comme nous l'avons dit, un vieillard presque nonagénaire—ce qui prouverait, par parenthèse, que la jolie brune ne s'était pas du tout adressée au "premier mendiant venu," puis pour parler, et enfin acceptation des conditions, scellée d'un "shake hands."

Tel est le petit drame intime qui a eu son dénouement dans une église de Varsovie.

La jolie brune, aussitôt entrée en possession de l'héritage, a quitté la ville, et le vieillard ne mendie plus à la porte de l'église.

UNE FORTUNE EN BOCAUX.—On nous racontait, il y a quelques jours, une histoire tellement invraisemblable, que nous nous sommes empressés de ne pas la publier, croyant à un canard.

Renseignements pris aux meilleures sources, le fait est absolument vrai, et M. Macé, commissaire de police aux délégations judiciaires, vient de retrouver réellement une fortune, non pas dans un bocal, mais dans deux bocaux. Il y a plus encore. Ce magistrat est à la recherche d'un troisième bocal.

Voici, du reste, cette singulière affaire dans toute son exactitude.

Lors de la guerre de 1870-71, un M. X... habitant aux environs de Paris, dut quitter sa maison à l'approche des Prussiens, et, comme tant d'autres, songea tout d'abord à enterrer ses valeurs et son argent.

Il fit trois parts de sa fortune, se composant de titres au porteur, de titres nominatifs, de bijoux et d'or.

Il glissa pour 50,000 francs de titres au porteur dans un bocal de verre ; 50,000 francs de titres nominatifs dans un second bocal, et ses bijoux et son or dans le troisième ; puis il enterra le tout dans son jardin.

Quant il revint chez lui après la guerre, le sol avait été fouillé et les trois bocaux disparus.

M. X... soupçonna les Prussiens de ce vol, mais, comme il possédait les numéros des titres au porteur, il mit opposition sur ces valeurs. Quant aux titres nominatifs, lui seul pouvait les négocier. Il prit donc son parti en brave, sûr, au bout de 5 ans, de toucher à nouveau ses coupons, et au bout de 15 ans de rentrer dans toutes ses valeurs.

Quant à l'or et aux bijoux, il en avait fait son deuil.

Depuis 1871, nombre de coupons avaient été touchés chez des changeurs, des banquiers, à Paris et en province, sans que l'on pût arriver à découvrir la ou les personnes qui les encaissaient.

La police s'émut, organisa une surveillance active, et finit, il y a six mois, par mettre la main sur un individu qui n'était autre qu'un voisin du malheureux rentier ainsi dévalisé.

Ce voisin avait vu M. X..., enterrer son magot, et, aussitôt son départ, avait remué le sol et enlevé les bocaux avec tout ce qu'ils contenaient. Depuis six mois, le détenu était resté muet, espérant être remis en liberté ; mais, voyant que sa détention se prolongeait, il a fini par entrer dans la voie des aveux.

C'est alors que M. Macé fut délégué par le juge d'instruction pour rechercher les valeurs en compagnie du voleur.

Il y a trois jours, le détenu, pour prendre l'air, a fini par conduire le commissaire de police dans le bois de Vincennes où, après d'assez longues recherches, au milieu d'épais fourrés, on a déterré le bocal contenant les valeurs nominatives. Hier, nouvelle promenade, nouvelles recherches, mais cette fois au bois de Boulogne. Le déplacement de M. Macé n'a pas été inutile, car en creusant le sol on a trouvé, cette fois, les valeurs au porteur dans un second bocal, aussi soigneusement perdu dans un coin désert et profondément enterré.

Il ne reste plus que les bijoux dont on espère